

Éblouir, oublier

Avec son faux titre de jeu de cartes traditionnel ou de roman à énigme, cette « **Naine blanche** » brouille les pistes. S'il s'agit bien d'un « noyau d'étoile ou nébuleuse, nuage gazeux à partir duquel se forment de nouvelles générations stellaires », d'emblée elle trompe l'œil, dans sa conjonction (le nanisme) de trop petit pour être vu, et d'une couleur (ou d'une lumière) qui n'en est pas une mais qui les contient toutes. D'emblée elle convoque l'invisible, dans son paradoxe de phénomène ample, spectaculaire et d'inaccessibilité lointaine, vertigineuse. Qu'y a-t-il à dire, de ce que l'on ne saurait voir — si ce n'est par la pensée?...

Drôle de détour en apparence, drôle de question pour ne pas quitter, malgré tout, le cœur du travail de **Dominique Van den Bergh**, qui sans cesse et de mille façons questionne le regard (et l'échange de regard) tout en déjouant, en dévoyant la position du regardeur et l'illusion de son savoir, ses certitudes, son assurance. Car les images de Dominique Van den Bergh nous observent, tout autant que nos les observons; elles se dérobent à mesure que nous les approchons.

C'est déjà vrai de ses animaux, apparitions qui nous dévisagent et nous défient calmement, avec une évidence, une noblesse dont nous peinons à percer le poignant mystère. Ce l'est plus encore quand, de ces bêtes, l'artiste ne garde ou ne découpe qu'un œil unique, solitaire et pourtant myriade assemblée, constellation prête à cligner sur le fil d'une complicité ou d'une fragilité, d'une possible extinction, d'un dérisoire et incertain firmament. Et les personnages de dos, ou rentrés en eux-mêmes, ni signalent-ils pas en nous l'espion ou le voyeur? Ce ne l'est pas moins dans le dispositif de l'exposition elle-même, via un objet chargé de symbolique ou via une orientation du regard, qui clairement lorgnent vers les *cameras obscuras*, boîtes à images et spectacles féériques (diorama ou autre) qui firent florès au XIXe siècle révolu, et qui préfigurent tous nos appareils de capture. Ce l'est davantage encore quand la matière picturale elle-même — découpes plus ou moins géométriques, formes souvent précises, d'une dorure à la fois indéchiffrable et puissamment connotée — viennent entraver la lisibilité, empêcher le regard ou escamoter des pans significatifs de la représentation. Cet étrange et sauvage animal, qui tantôt s'enfuit, tantôt semble s'avancer, c'est finalement l'image elle-même, à n'en pas douter. Le nez au plus près, on décèlera: dessin au lavis... encre de Chine... peinture dorée... feuille d'or... Mais la maîtrise, fût-elle remarquable, est accessoire. Le propos transcende le passage par le détail, tout comme il dépasse d'éventuelles références repérables, tragiques, classiques ou autres. Toute présence est grâce.

Insaisissable pluie intérieure, impalpable image pieuse malgré sa trivialité ou sa matérialité, troublante enfin dans son mélange d'irréalité et d'acuité, la *touche* de Dominique Van den Bergh fait *tache* dans la scène, dans le paysage. Délibérément. Mais aussi, dans le champ d'un art actuel si souvent dominé par l'esbroufe, la démesure ou l'épate technologique, elle nous met, chose rare, sobre et merveilleuse, au contact d'un authentique, d'un profond imaginaire. Elle nous renvoie à nos yeux, donc à l'envers des choses et à cette puissante hypothèse, désencombrée de tout alibi mystique: il n'y a de vue que de l'esprit.

Emmanuel d'Autreppe, juillet 2022